



La nuit tombait : j'eus peur devant ce front si pâle ;
O ma mère !... et ma voix, quand je voulais crier,
Dans ma gorge serrée expirait comme un râle...
Frissonnant, à genoux, je me mis à pleurer,
Pensant à tout moment entendre respirer.

Je crus lire la vie en ses grands yeux livides :
Vaine espérance d'un instant !
Ils fixaient, sans le voir, entre ses doigts rigides,
Le Crucifix qu'elle aimait tant.

Longue nuit de sanglots, nuit d'épaisses ténèbres,
Où la cire bénite épanchait sa lueur,
Où la mort déroulant ses visions funèbres,
Fit briller devant moi son dard toujours vainqueur,
Ton souvenir est là, buriné dans mon cœur !

Comme pour réchauffer la dépouille glacée,
En vain l'aube y jeta ses feux...
J'y mis, après l'avoir longuement enlacée,
L'ultime baiser des adieux.

Je vis les hommes noirs, sans pitié pour mes larmes,
L'arracher de mes bras et fermer son cercueil...
Lors, le cœur oppressé de poignantes alarmes,
Je compris que, sur terre, il est des jours de deuil,
Je compris l'au-delà dont la mort est le seuil.

Je me revis, tremblant, suivre sa pauvre bière,
Le front penché vers le chemin ;
Puis, sous les verts cyprès, parut le cimetière
Où vient sangloter l'orphelin.

Enfin, je vis la tombe, ouverture béante,
Engloutir à jamais l'objet de mon amour,
Quand, soudain, j'entendis une voix bienfaisante :
"Enfant, sèche tes pleurs, tu me verras, un jour,
En l'éternelle étreinte, au céleste séjour."

* * *

Et quand je m'éveillai, l'âme bien consolée,
Le vent soufflait dans le lointain ;
Et les glas dont l'écho mourait dans la vallée,
Soupiraient leur dernier refrain.

FR. FÉLIX-MARIE, O. F. M.

Montréal, octobre 1905.